



Jan Hostettler, *Meta*, 2019, Grès, peinture, photographie, texte

**CEAAC - CENTRE D'ART
& ESPACE INTERNATIONAL
DOSSIER DE PRESSE**

**IL NE FAUT PAS EN VOULOIR
AUX ÉVÉNEMENTS.**

REGIONALE 20

30.11.19-16.02.20

VERNISSAGE: 30.11.18 > 18H



Il ne faut pas en vouloir aux événements. Regionale 20

Une exposition collective présentée au Centre d'art
et à l'Espace international du CEAAC du 30.11.19 au
16.02.20.

Artistes

Mali Arun
Sylvain Baumann & Florine Leoni
Patric Binda
Petra Blocksdorf
Sofia Durrieu
Pawel Ferus
Jérémy Gigandet
Jan Hostettler
Inès P. Kubler
Camillo Paravicini
Bianca Pedrina
Vera Sebert & Lara Hampe

Jury & commissariat

T.Charpentier, P. Felix-Geoffray, E. Gallina, R. Görden,
M. Rouchet, G. Wagner

Vernissage:

30.11.19 > 18h

Il ne faut pas en vouloir aux événements.

Ces huit mots d'une simplicité lapidaire, dérobés à l'empereur romain Marc Aurèle – mais dont l'origine exacte demeure confuse – circonscrivent une intuition, un pressentiment. L'abondance d'informations et la richesse de connaissances auxquelles nous avons accès s'accompagnent d'une sensation d'émiettement frénétique, d'accélération et de saturation épuisantes. L'époque que nous traversons est certes éblouissante, mais aussi décourageante, voire absurde, pour qui espérerait y apercevoir un horizon.

Or, les « événements » dont il est question sont des surfaces visibles : ils recouvrent un enchevêtrement vertigineux de faits simples. Peut-être s'agit-il, alors, d'aller au-delà des images, des formes et des effets pour chercher, non pas seulement ce qu'ils montrent, mais ce qu'ils sous-tendent. Ceci appelle une attention particulière à la façon dont nous percevons et habitons le monde. Et ce que celle-ci révèle de nous et en nous.

À l'image de cette recherche, l'exposition esquisse un parcours à l'aspect fragmenté et discontinu – une déambulation oblique, dans laquelle la divagation est délibérée. Les accords et les contradictions qui s'établissent entre les œuvres, leurs esquives ou collisions, pourront faire surgir des sens nouveaux, qui ne sauraient se résoudre à la somme mathématique des parties. Reste le manque, la part non élucidée qui échappe et résiste à l'énonciation et dont chacune des propositions se fait témoin.



Mali Arun

Tournée dans un village d'Alsace au cours de la traditionnelle fête de la Saint-Jean, *Saliunt Venae* (« battements de cœur ») est une œuvre vidéo dont les images composent également la matière de *Feux*, un court-métrage réalisé la même année.

La pluralité d'emploi des images, entre cinéma du réel et fiction, éclaire une des spécificités de l'œuvre de Mali Arun, qui combine observations naturalistes de communautés humaines et interprétations visuelles teintées de magie et de panthéisme.

Se concentrant sur un rite qui se perpétue pour les jeunes hommes des environs, Mali Arun rapporte par l'écrit et transcende par l'image une expérience initiatique résolument envoûtante.

Tirées de plans rapprochés du brasier, les images ralenties invitent d'emblée le spectateur dans cette atmosphère fantasmagorique, face au feu qui gonfle et s'amplifie devant lui, au rythme d'une bande-son de laquelle émane gravité et plénitude.

Dans ce jaillissement de flammes apparaissent et s'élancent puissamment des silhouettes masquées et coiffées de toques faites de roses.

Elles traversent et se mesurent au feu tels de vaillants chevaliers ou de ténébreux sorciers, brandissant torches ou drapeaux. Que viennent donc chercher ces jeunes gens à travers ce rituel ? Désir d'absolu ? Soif de vivre ? Étape de séduction ?

D'une beauté fascinante, l'impétuosité de ces corps mystérieux et bondissants ensorcelle à mesure que le texte et la bande sonore nous immergent dans ce rite initiatique immémorial, à la lisière du magique, suspendu dans une nuit qui se voudrait sans fin.



Mali Arun, *Saliunt Venae*, 2015, Vidéo, 4min30s

Sylvain Baumann & Florine Leoni

L'œuvre *How close we are* proposée par Sylvain Baumann en collaboration avec Florine Leoni se dresse, froide et menaçante, au milieu de l'espace d'exposition. Composée de grilles métalliques issues d'une friche industrielle, cette installation tridimensionnelle forme un objet architectural sévère et monotone dont l'opacité relative perturbe le regard et les repères de qui souhaiterait s'y aventurer. La piste sonore diffusée à l'intérieur de cette structure, laissant entendre les bruits de sa propre construction (ou déconstruction), confère à l'ensemble un caractère mouvant et inconfortable.

Plaçant le spectateur dans une situation indéfinie, entre intérieur et extérieur, l'œuvre tend à se manifester comme un espace relationnel de circulation, favorisant la dialectique entre espace mental et physique – conscience individuelle et collective. La rigueur de son matériau ordinaire convoque également l'esthétique d'espaces urbains en marge, friches industrielles ou zones grises banalisées et délaissées. Par son caractère anonyme, intermédiaire et solitaire, l'installation n'est pas sans rappeler l'hypothétique non-lieu contemporain analysé par Marc Augé.²

Quant au titre, *How close we are*, il résonne comme une énigme : sa polysémie engage à la fois un rapport de proximité et d'humanité (« À quel point nous sommes proches »), mais aussi d'incomplétude (« Nous y sommes presque ») voire de danger (« Au bord de... »). Comme le formulent les artistes, « cet assemblage est à l'image d'un sentiment ; celui d'un espace desséché, où la consistance de l'air, de la lumière et des matériaux semble avoir perdue toute convivialité, et où la présence humaine, humide et grasse, ne serait tolérée que de passage ». Invitation à l'introspection et à l'imaginaire, l'œuvre interroge nos rapports sociaux autant qu'elle examine la façon dont nous habitons et pensons les espaces construits.

> Né en 1981 à Lons le Saunier, Sylvain Baumann vit et travaille entre Madrid et Bâle.
www.sylvainbaumann.com

> Née en 1980 à Schlieren, Florine Leoni vit et travaille à Bâle.
www.florineleoni.net



Sylvain Baumann en collaboration avec Florine Leoni, *How Close We Are*, 2009, dimensions variables

Patric Binda

Patrick Binda présente avec la série *Schuhleiste* plusieurs de ces objets ici difformes et monstrueux.

À l'instar de Boucle d'Or découvrant les bols de différentes tailles dans la maison des ours, notre imaginaire galope pour deviner quels êtres prennent chair à partir de ces substituts. Serait-ce les protagonistes des *Morphelets*, réinterprétations de tableaux de maîtres ? Les personnages portent les mêmes vêtements et sont figés dans la même pose que sur les peintures originales, seules affleurent des protubérances : excroissances de peaux en colimaçon et cornes étrangement similaires aux coiffes médiévales, hennins et autres escoffions.

Naturelles et portées avec une telle désinvolture, ces curieux appendices nous désarment et nous accoutument très vite. Sans aucun doute, le monstre, s'il l'est encore, s'assume.

On reconnaît ici le visage si particulier du roi d'Espagne Philippe IV tant portraituré par Diego Velázquez, mais on n'en saura pas plus au sujet de sa mystérieuse voisine, reprise d'une peinture dont on ne connaît ni l'auteur ni le modèle. Ils semblent être les lointains descendants des personnages dépeints sur les *Fresko Fragment* : hybrides cornus à cinq ou six yeux, homme à la barbe de chair.

Prenant l'apparence de fragment, ces artefacts laissent imaginer l'existence d'une fresque antique ou moyenâgeuse dont ils seraient issus. Ils nous plongent ainsi dans une étrange familiarité, sans que l'on puisse préciser ce qui est de l'ordre de la mémoire et ce qui s'y soustrait.

Les œuvres de Patric Binda évoquent tout autant les mythes anciens que l'esthétique SF et fantastique, sans oublier les nombreuses pratiques de mutilations corporelles : scarification, implants sous-cutanés ou bagelheads. En jouant avec les références historiques et en y injectant du magique et de l'humour, il nous interroge sur notre humanité, dans ses différences et ses marges, en regard de notre imaginaire collectif.



Petra Blocksdorf

Les peintures de Petra Blocksdorf, dépourvues de titres, semblent bien fragiles. Elles sont exécutées grâce à la technique de la tempera à l'œuf, qui leur donne cet aspect doux et peu éclatant. Brossées avec simplicité, dans des tonalités bleues-grises, ses toiles figurent des fragments de végétaux, indéfinis et vagues, découpés par des cadrages resserrés.

Mauvaises herbes, troncs d'arbres livides, ces motifs, souvent ambigus et situés parfois dans un «état intermédiaire» entre végétal et animal, traitent de l'infime, du détail.

Contrairement aux herbiers et autres planches botaniques, ils ne véhiculent aucune connaissance scientifique.

Cueillis au hasard des promenades réelles ou imaginaires de l'artiste, ils se muent en une exploration picturale qui embrasse l'énergie de la plante : sa croissance, ses ramifications, mais aussi sa vulnérabilité et son impermanence.

Ces êtres anonymes, privés de contexte, semblent égarés et silencieux. Le flou et le refus de précision qui les caractérisent, flirtant avec les frontières de l'abstraction, ouvrent des interstices propices à l'évocation énigmatique, à l'émotion pudique.

Une véritable empathie semble alors se nouer avec ce vivant réservé, caché, chétif mais insaisissable, hermétique à toute autorité.



Petra Blocksdorf , Sans titre / o.T., 2015, Tempera à l'œuf sur toile, 30x30cm

Sofia Durrieu

Dancing Companion de Sofia Durrieu propose une expérience participative. Pendu au bout d'un bras articulé, un appendice équivoque attend patiemment que l'envie nous prenne d'esquisser, en le saisissant, quelques pas de danse. Une ambiance musicale romantique, une atmosphère intime et mélancolique suggèrent qu'un rendez-vous galant a été pris.

Ce dispositif s'apparente à un substitut d'une relation humaine devenue facultative : la danse de couple, pratique sociale millénaire, se transforme en une activité solitaire et mécanisée. *Dancing Companion* examine ainsi les injonctions sociales liées à l'amour et au couple, alors même que la solitude, dans nos comportements sociaux, tend à se généraliser. Sans être un refuge, cette œuvre appelle une attitude tendre envers soi-même, envers cette situation à la fois triste et comique.

Sofia Durrieu, plutôt que de désigner une société coupable, nous propose des outils critiques permettant de déconstruire nos automatismes, de sonder nos habitudes inconscientes et d'observer en nous-même ce qui réagit au contact de ses dispositifs.

> Née en 1980 à Buenos Aires, Sofia Durrieu vit et travaille entre Bâle et Buenos Aires..
www.artsy.net/artist/sofia-durrieu



Sofia Durrieu, *Dancing Companion*, 2019, Métal soudé, Polyuréthane, lecteur MP3, haut-parleurs, playlist, instructions, 190 x 100 x 15 cm (lorsqu'il n'est pas utilisé)

Pawel Ferus

Pay Attention Mother Fuckers (remastered) de Pawel Ferus exige une certaine gymnastique mentale. Son dispositif se présente sous la forme d'un imposant éclat de marbre en face duquel se tient un miroir. Le reflet révèle la face cachée de la pierre et cette injonction peu révérencieuse : « pay attention mother fuckers » ! Il s'agit là d'une citation directe de l'œuvre homonyme de Bruce Naumann, une lithographie de 1973, où le texte spéculaire (en miroir) appelait un effort de décryptage.

Tout en citant l'œuvre de Naumann, Pawel Ferus opère ici quelques ironiques renversements. La sentence outrageuse, qui apparaît à l'envers comme dans l'œuvre originale, est ici solennellement gravée dans un riche marbre de Carrare, lequel semble avoir été arraché à quelque frontispice antique. Une manière, peut-être, d'en souligner sa valeur et lui assurer éternité ?

La présence du miroir, qui permet la lecture du texte à l'endroit, est autant un écho au geste premier de Naumann sur la pierre lithographique qu'un prémâchage de l'effort demandé, effort qui donne tout son sens à l'injonction. Chez Naumann on obéissait à celle-ci avant de la comprendre. Ici cependant, notre regard se (dé)tourne vers l'image immatérielle et fugace, plutôt que sur la vénérable pierre.

Sur quoi, au juste, faut-il porter son *attention* ? Le miroir devient ainsi le symbole d'un basculement vers un monde de l'image, où l'illusion fait bien souvent office de vérité et où l'attention est devenue valeur marchande.



Pawel Ferus, *Pay Attention Motherfuckers Remastered* (after Bruce Nauman), 2018, 138 x 80 x 25 cm / 133 x 73 x 0.6 cm

Jérémy Gigandet

La peinture de Jérémy Gigandet, *Je sais qu'il faut se taire*, frappe par la vigueur de son expression, son format imposant et sa composition intuitive. Si l'amoncellement de couleurs vives, de figures imprécises, de corps et de textes agités lui confèrent un caractère désordonné, l'urgence qui l'imprègne nous exhorte à approfondir notre lecture.

Convoquant l'esthétique des graffitis sauvages, les cultures urbaines et la verve punk, l'œuvre résonne simultanément comme un cri de révolte et d'exultation face à un monde en déliquescence, en proie à la violence et à la confusion. Les mots éruptent du pinceau impétueux, touchant aux limites du formulable. Même si leur articulation reste obscure, ils apparaissent comme nécessaires, à la fois non calculés et parfaitement à leur place, convulsifs, prophétiques : « Au loin le tonnerre gronde ».

Sa poésie brute, en forme d'exutoire et confinant à la folie, paraît manifester le combat physique et mental d'un être qui s'escrime à s'émanciper des espaces réglementés et de l'aliénation insidieuse qu'ils nous imposent.

L'acte de peindre, expression singulière, primaire et directe, devient une forme de résistance : un doigt dressé face au règne de la passivité et de la bienséance.



Jérémy Gigandet, *Je sais qu'il faut se taire*, 2018, Acrylique sur papier, 273 x 328 cm

Jan Hostettler

Avec *Meta*, Jan Hostettler présente quatre nez en pierre sur un socle. Leur provenance nous est sommairement indiquée par l'artiste : prélevés à coups de marteau et burin sur la façade d'une vieille maison promise à la démolition, ils sont les rescapés anonymes de cariatides aujourd'hui réduites en poussière. Ironiquement et comme en attestent les vestiges de la statuaire antique, le nez constitue bien souvent l'élément absent, perdu, devenu simple caillou parmi les cailloux.

Ce sauvetage intrépide se situe à l'improbable frontière entre le geste de l'archéologue et celui du vandale ou de l'iconoclaste. La violence de la défiguration se mue ici en un acte bienveillant, une objection face à l'inéluctable marche de l'oubli – comme le suggère d'ailleurs le titre, préfixe provenant du grec ancien qui signifie « après », « au-delà de », « avec ».

Poursuivant cette réflexion, Jan Hostettler nous propose un travail pictural jouant avec l'idée de métamorphose : *Sarmizegetusa* figure un immense pavé, vu de trois quarts, dans une composition parfaitement centrée. Pesant et monumental, il flotte pourtant, comme suspendu dans la blancheur de la toile.

L'auteur a ramassé le pavé en terre cuite qui lui a servi de modèle dans les ruines de Sarmizegetusa, capitale des Daces au premier siècle de notre ère, située dans l'actuelle Transylvanie. Mais il ne s'est pas arrêté là : finement broyé et réduit en poussière, l'antique vestige a également servi de pigment pour la réalisation de la peinture.

Ainsi, le pavé originel, bien que détruit, n'a pas disparu : il a muté, devenant le médium de sa propre représentation. Ce changement de matérialité et de densité met à mal nos réflexes quant à la façon de considérer une image : ceci est-il un pavé ?

Sarmizegetusa scrute les notions de mémoire et d'oubli, l'état et le devenir des choses, ceci en détournant l'idée de conservation archéologique. En concrétisant le passage d'objet historique à objet artistique, de palpable à impalpable, Jan Hostettler interroge cette capacité presque magique que l'on attribue parfois à l'artiste : immortaliser.



Jan Hostettler, *Meta*, 2019, Grès, peinture, photographie, texte

Inès P. Kubler

Le monde végétal apparaît, de manière plus humoristique, dans le travail de Inès P. Kubler.

Cake Walk présente un ensemble de pavés recouverts d'un décor floral bigarré et dégoulinant. Dans ses différentes séries, l'artiste utilise la cire, un matériau fragile mais aux possibilités plastiques multiples.

Sa fluidité s'oppose ici frontalement à la rudesse de la pierre, faisant naître tout un flot de contradictions : mou et dur, coloré et gris, végétal et minéral, festif et monotone.

Les *Cake Walk* évoquent d'abord une végétation invasive, recouvrant les constructions humaines. Celle qui pousse dans les recoins de nos villes, se frayant un chemin dans les interstices, disjoignant les pierres, révélant le vivant sous l'artificialité de nos trottoirs.

L'artiste, cependant, lui applique l'esthétique kitsch des fleurs artificielles et de l'ornement rococo. Il s'agit, selon elle, de parodies pâtissières. Ainsi, la simple idée de nos dents se brisant sur ces cruels gâteaux est effrayante. Le potentiel entartrage auxquels ils nous invitent est encore plus glaçant.

Le titre choisi pour cette série n'est pas un simple jeu de mots. Il fait directement référence au *Cake-walk*, phénomène social né en Virginie pendant la période esclavagiste.

Parodiant leurs maîtres se rendant aux bals, les esclaves noirs imaginent à cette époque des danses laissant une large part à l'improvisation et à la fantaisie, qui servent d'échappatoire à leurs vies difficiles. Les maîtres amusés prennent alors l'habitude hypocrite de décerner des gâteaux aux danseurs les plus méritants, peu conscients de la moquerie dont ils sont les sujets.



Camillo Paravicini

Untitled Portrait with nose de Camillo Paravicini pourrait s'apparenter à un portrait officiel en complet veston, semblable à ceux affichés dans les mairies ou dans les bureaux d'hommes d'affaires, s'il ne présentait pas une anomalie.

À l'endroit où l'on s'attendrait à voir un visage digne et confiant, l'artiste a choisi de coller un morceau de carton brut, découpé de travers, et dans lequel ont été percés trois orifices : deux pour les yeux, et un troisième pour le nez. Ce dernier laisse échapper une pâte picturale grasse, informe et rosâtre, diffusant une auréole huileuse qui fait office de tête.

L'arrière-plan et les vêtements, d'une facture lisse, propre et sérieuse, se voient ainsi cruellement contrariés par ce masque sommaire et dérisoire, souillé comme un carton à pizza usagé, et par cette petite protubérance affleurant en son centre, tel un chewing-gum mâchouillé.

Le portrait, devenu une risible caricature, clownesque et carnavalesque, ne remplit plus sa fonction, à savoir représenter quelqu'un en particulier et signifier son importance.

Le masque, en dissimulant le visage, permet toutes les projections : dès lors, c'est l'ensemble des figures de l'autorité – les « huiles » – qui sont ciblées.

Entre iconoclasme potache, vandalisme électoral et exécution en effigie, le « portrait sans titre avec nez » de Camillo Paravicini explore également les potentialités de la peinture à l'huile, dont l'effet collatéral – sa grasueur – devient un procédé pictural à part entière.



Camillo Paravicini, *Untitled Painting with Nose*, 2013, Peinture à l'huile et carton sur toile, 40 x 30 cm

Bianca Pedrina

La série *Pompei per tutti* s'intéresse à l'itinéraire Pompéi Pour Tous, inauguré en 2016, qui rend une grande partie du site archéologique et touristique accessible aux personnes à mobilité réduite, ainsi qu'aux parents accompagnés d'une poussette. L'artiste propose ici une série de huit photographies documentaires présentant les aménagements posés au-dessus des rigoles de la chaussée.

En redressant ces objets initialement horizontaux, foulés du pied et *a priori* sans intérêt esthétique, Bianca Pedrina les transforme en motifs autonomes. Le protocole de prise de vue – lumière neutre, cadrage resserré et identique pour chacune des photographies – rappelle celui mis en place par Bernd et Hilla Becher dans leurs Sculptures *anonymes1*, qui définissaient leur photographie comme une « esthétique qui informe ».

Bianca Pedrina se concentre ici sur l'intégration de plaques métalliques et de leurs grilles au pavage deux fois millénaire : les éléments normés et industrialisés sont ajustés à l'artisanale voirie antique avec une précision d'orfèvre. Deux photographies de la série redoublent d'ailleurs cette notion d'adaptation et épousent, en équerre, les coins de l'espace d'exposition où elles sont présentées.

Pompei per tutti offre plusieurs niveaux de lecture et d'interprétation : le plaisir simple des variations formelles ; le pont vertigineux jeté entre les époques et les styles ; le questionnement du statut de la ruine, soumis ici aux exigences du tourisme de masse.



Bianca Pedrina, *Pompei per Tutti*, extrait 2018, fine art print sur papier baryté, cadres, 65 x 45 cm

Vera Sebert & Lara Hampe

Invading Space Characters de Vera Sebert et Lara Hampe fait directement référence au célèbre jeu vidéo *Space Invaders*, datant de 1978.

Présentée en tant que vidéo dans l'exposition, l'œuvre existe initialement en tant que jeu accessible en ligne. Dans ce dernier, la souris de l'ordinateur permet de déplacer un canon situé en bas de l'écran, qui détruit, lettre après lettre, un texte se rapprochant dangereusement et qui menace le joueur d'un sévère « game over ». Ce texte, dont la lecture et la compréhension deviennent progressivement impossibles, est une fable sur l'oubli – un oubli survenu soudainement, si soudainement qu'il sera oublié lui-même.

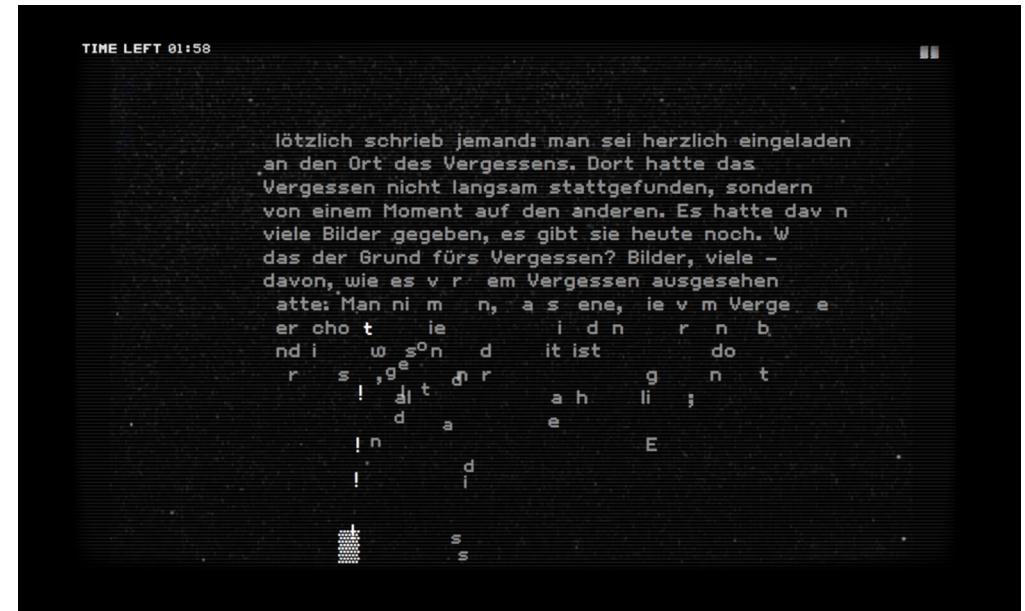
Invading Space Characters met en contradiction deux options irréconciliables : la destruction rapide et chronométrée conditionnant la jouissante victoire, et le désir de lire le texte avant sa disparition. Les artistes pointent ici un comportement tangible au sein de nos sociétés et de leur histoire, où les victoires – notamment guerrières, mais aussi économiques – s'embarrassent rarement des questions de conservation ou de mémoire, réduits souvent à de simples obstacles.

Ce travail interroge également l'abondance d'images immatérielles et volatiles, lesquelles ne garantissent pas, voire rendent impossible, une mémoire faisant sens. Le plaisir, le divertissement et la distraction paraissent prendre le pas sur la lecture et la connaissance.

> Née en 1994 à Munich, Lara Hampe vit et travaille à Leipzig.

> Née en 1987 à Fribourg-en-Brigau, Vera Sebert vit et travaille entre Fribourg et Vienne.

www.verasebert.com



Vera Sebert en collaboration avec Lara Hampe, *Invading Space Characters*, 2018/2019, Vidéo, 2min27s

Regionale

Créé en 1999, REGIONALE est devenue le rendez-vous artistique de la fin d'année aux frontières de la Suisse, de l'Allemagne et de la France. Seul exemple de collaboration transfrontalière entre 19 lieux d'art contemporain la manifestation réunit des artistes confirmés de la scène locale et présente de jeunes talents.

En 2009, Strasbourg étend le périmètre de la Regionale en entrant dans la danse. Pour 2018-2019 l'événement à Strasbourg prend la forme de 3 expositions, au CEAAC, à la Chaufferie et au Shadok avec des moments forts et une discussion partagée entre les commissaires de la Chaufferie et du Shadok.

Les rendez-vous à Strasbourg:

30.11.19

18:00 Vernissage *Il ne faut pas en vouloir aux événements* avec discours, CEAAC, Strasbourg (F)

Exposition présentée du 30.11.19 au 16.02.20

19:00 Vernissage, La Chaufferie, galerie de la HEAR, Strasbourg (F)

20:30 Vernissage avec musique et petite restauration, Garage COOP, Strasbourg (F).

21:00 Performance de Fabio Sonego, Garage COOP, Strasbourg (F)

06.12.2019

08:30 (-16:00) Journée professionnelle :

08:30 Petit déjeuner au CEAAC

09:30 Visite des trois expositions

12:00 Déjeuner au Garage COOP

14:00-16:00 Rencontre artistes français, allemands et suisses

12.12.2019

20:30 Projection et rencontre autour de « La Maison » de Mali Arun cinéma UGC avec les commissaires de l'exposition

Les structures participantes en France, en Suisse et en Allemagne:

Accélérateur de particules, FR
Ausstellungsraum Klingental/Rank, CH
Cargo Bar, CH
CEAAC Strasbourg, FR
E-WERK Freiburg Galerie, DE
FABRIKculture Hégenheim, FR
HeK Haus der elektronischen Künste, CH
Kunst Raum Riehen, CH
Kunsthalle Basel, CH
Kunsthalle Palazzo Liestal, CH
Kunsthhaus Baselland, CH
Kunsthhaus L6 Freiburg, DE
Kunstverein Freiburg, DE
La Filature Scène nationale Mulhouse, FR
La Kunsthalle Mulhouse, FR
Projektraum M54 Basel, CH
Satellit M54 Nord Théâtre Saint-Louis, FR
Städtische Galerie Stapflehus Weil a.R., DE
T66 kulturwerk Freiburg, DE

J u b i l ä u m

*20 Jahre zeitgenössische
Kunst im Dreiländereck*

*20 ans d'art contemporain
de la région tri-rhénane*

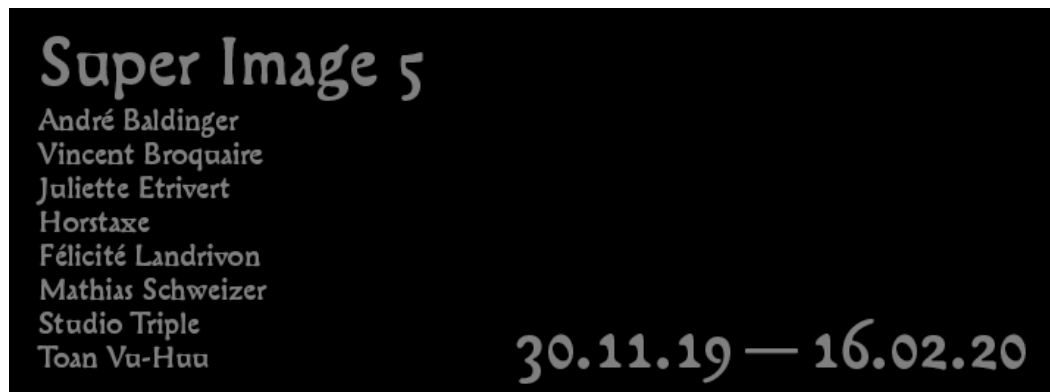
Accélérateur de particules: Garage COOP +
La Chaufferie, galerie de la HEAR, Strasbourg
Ausstellungsraum Klingental/Rank, Basel
Cargo Bar, Basel
CEAAC, Strasbourg
E-WERK - Galerie für Gegenwartskunst, Freiburg
FABRIKculture, Hégenheim
HeK (Haus der elektronischen Künste Basel)
Kunsthalle Basel
Kunsthalle Palazzo, Liestal
Kunsthhaus Baselland, Muttentz/Basel
Kunsthhaus L6, Freiburg
Kunst Raum Riehen
Kunstverein Freiburg
La Filature, Scène nationale, Mulhouse
La Kunsthalle Mulhouse
Projektraum M54, Basel
Satellit M54 - Nord Théâtre, Cité Danzas, Saint-Louis
Städtische Galerie Stapflehus, Weil am Rhein
T66 Kulturwerk, Freiburg

Regionale 20

21.11.2019-19.01.2020

e
r
i
a
s
r
e
v
i
n
n
A

Et aussi... !



Une exposition-vente de design graphique présentée dans la Vitrine du CEAAC du 30.11.19 au 16.02.20.

Vernissage: 29.11.19 > 18h

SUPER IMAGE #5 est la cinquième édition d'une vente d'affiches organisée par le Studio Horstaxe qui présente des affiches originales de grands noms du graphisme français. Elle prend place dans la première salle du Centre d'art (CEAAC) en préambule à l'exposition *Il ne faut pas en vouloir aux événements*.

La formule est simple : 8 participants proposent chacun une image qui sera imprimée en sérigraphie sur une thématique libre, avec pour seules contraintes : 2 couleurs + 1 format.

Avec :

André Baldinger : www.andrebaldinger.com

Vincent Broquaire : www.vincentbroquaire.com

Juliette Etrivert : www.julietteetrivert.com

Horstaxe : www.horstaxe.fr

Félicité Landrison : www.felicite.land

Mathias Schweizer : www.weizer.ch

Studio Triple : www.studiotriple.fr

Toan Vu-Huu : www.baldingervuhuu.com

Les images sont disponibles à la vente au Centre d'art, ainsi que sur la boutique en ligne du collectif : www.horstaxe.fr/store.



Super Image #2, vue d'exposition, décembre 2016 - février 2017

A l'Espace International

Wonder in limbo / Be right back

Une exposition collective présentée à l'Espace international du CEAAC du 30.11.19 au 05.01.20.

Arthur Poutignat et Petra Hudcová ont été lauréats du programme de résidences Strasbourg / Prague, organisé en partenariat avec MeetFactory et l'Institut français de Prague.

Vernissage le 30.11.19 à 18h

Arthur Poutignat

La question de la perception est centrale dans mon travail. Par le paradoxe, le renversement, l'ambiguïté, ma démarche m'amène à produire des objets, installations et dispositifs, qui viennent détourner la perception du spectateur, lui proposant une vision étrange, un monde imaginaire qui vient mettre en crise le tangible. Les zones d'ombres, les ambiguïtés spatiales créent le doute, les mettent en évidence et me permettent de révéler les contradictions et oppositions sous-jacentes à notre appréhension du monde.

Je viens assembler ici quelques éléments éparses qui s'intéressent avant tout à une ambiance plutôt qu'à une restitution exacte. Des éléments périurbains, architecturaux, des découvertes scientifiques qui paraissent banales ou fantasques aujourd'hui mais qui sont solidement ancrés dans la culture populaire.

J'ai eu l'occasion auparavant de rencontrer Prague dans le cadre d'un échange Erasmus, dix ans après, cette résidence m'a permis d'approfondir ma connaissance de la culture Tchèque et m'interroger plus particulièrement sur son rapport à la science et à l'architecture.

Petra Hudcová

«Quand je suis arrivée à Strasbourg, j'essayais de chercher dans l'espace public des objets qui ont une certaine forme sculpturale mais qui ne peuvent pas être définis comme un monument ou une statue comme nous le connaissons. Je cherchais quelque chose qui affecte une personne à un niveau plus quotidien, sans aucune signification didactique ou idéologique directe.

J'ai fini par trouver un ensemble d'objets qui semblaient correspondre parfaitement à mon objectif.

Je suis souvent inspirée par des signes, des couleurs et des symboles qui donnent une certaine direction à notre vie quotidienne, qui limitent les comportements indésirables ou qui sont destinés à nous protéger d'une sorte de danger.»



Arthur Poutignat, *Wonder in limbo (the bubble)* / Petra Hudcová, *Be right back*

Centre Européen
d'Actions Artistiques
Contemporaines

7 rue de l'Abreuvoir / Strasbourg
+33 (0)3 88 25 69 70
www.ceaac.org

Mer > Dim : 14h > 18h
Fermeture du 24.12.19 au 02.01.20 et jours fériés

Visites commentées
et accueil scolaire
sur rendez-vous

Entrée libre

Contact presse :
Gaëlle JACQUINOT
communication@ceaac.org

C
a
a
e
C